

sélection internationale 2014
Épreuve de spécialité : commentaire d'un texte littéraire

Vous commenterez l'extrait ci-dessous en 20 minutes environ. Vous pouvez choisir de le commenter en suivant l'ordre de la lecture, ou de rassembler vos remarques selon un plan qui met en valeur les principaux enjeux du texte. Votre interprétation tiendra compte, par exemple, de son genre littéraire, de son contexte historique et culturel, de sa structure, de sa forme (vocabulaire, syntaxe, effets stylistiques et poétiques), de sa thématique ou de sa tonalité.

Votre commentaire sera suivi d'un entretien avec le jury.

Sextine du fleuve

Je pensais que jamais dans les branchages morts
Ne s'éteindrait le soir en hiver cette lampe
Qui semblait allumée aussi dans le cœur noir
Et bousculé. J'étais assis au bord du fleuve
Imposant au silence un silence plus fort
Et dans l'air en cristal son haleine de vase.

Mais pourquoi remuer de nouveau cette vase
Au fond de la mémoire où les souvenirs morts
Remontent, vieux noyés dont les dents serrent fort
Un secret misérable ? Ils flottent sous ma lampe
Un instant et s'en vont au fil du même fleuve
En route maintenant vers l'estuaire noir.

J'écris comme on tâtonne en rêve dans un noir
D'encre amère et pâteuse aux remugles de vase,
Emporté par le flot sans faiblesses d'un fleuve
Dont les bords sont hantés d'ombres : ce sont les morts.
Chacun fait signe avec une petite lampe
Qui va s'éteindre, et je voudrais crier très fort

Pour qu'ils m'entendent. Mais le silence est trop fort,
L'eau trop large, le soir déjà beaucoup trop noir.
Ont-il vu cependant la lueur de la lampe
Que je guettais de l'autre berge ? Dans la vase
Où j'avance, les morts sont comme des corps-morts
Ballottés par le cours indifférent du fleuve.

Je devais être fou quand j'ai quitté le fleuve :
Il m'aurait comme lui rendu muet et fort
Au point de rallumer les feux pauvres des morts
Et de ne craindre ni leurs ombres ni le noir
Qui le soir envahit tout le ciel de sa vase.
Aurais-je alors été pour d'autres une lampe

Que rien ne peut jamais éteindre – cette lampe

Même qui me tenait le soir au bord du fleuve,
Les yeux comme un cristal limpide dans sa vase ?
Sans doute mon regard ne fut pas assez fort
Pour empêcher la nuit de répandre le noir
Jusque sur le rivage où s'agitent les morts.

N'importe : je l'ai vue un soir la lampe fort
Ardente de la vie, et l'eau du fleuve noir
Ne l'étouffera pas sous la vase des morts.

Jacques Réda, *in La course*, Paris, Gallimard, 1999, p. 86-87.

sélection internationale 2014
Épreuve de spécialité : commentaire d'un texte littéraire

Vous commenterez l'extrait ci-dessous en 20 minutes environ. Vous pouvez choisir de le commenter en suivant l'ordre de la lecture, ou de rassembler vos remarques selon un plan qui met en valeur les principaux enjeux du texte. Votre interprétation tiendra compte, par exemple, de son genre littéraire, de son contexte historique et culturel, de sa structure, de sa forme (vocabulaire, syntaxe, effets stylistiques et poétiques), de sa thématique ou de sa tonalité.

Votre commentaire sera suivi d'un entretien avec le jury.

« *Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*

dédiée aux Musiciens

En ce temps-là j'étais en mon adolescence
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance
J'étais à seize mille lieues du lieu de ma naissance
J'étais à Moscou, dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares
Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours
Car mon adolescence était si ardente et si folle
Que mon cœur, tour à tour, brûlait comme le temple
d'Éphèse ou comme la Place Rouge de Moscou
Quand le soleil se couche.
Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.
Et j'étais déjà si mauvais poète
Que je ne savais pas aller jusqu'au bout.

Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare
Croustillé d'or,
Avec les grandes amandes des cathédrales toutes blanches
et l'or mielleux des cloches...

Un vieux moine me lisait la légende de Novgorode
J'avais soif
et je déchiffrais des caractères cunéiformes
Puis, tout à coup, les pigeons du Saint Esprit s'envolaient sur la place
Et mes mains s'envolaient aussi, avec des bruissements d'albatros
Et ceci, c'était les dernières réminiscences du dernier jour
Du tout dernier voyage
Et de la mer.

Pourtant, j'étais fort mauvais poète.
Je ne savais pas aller jusqu'au bout.
J'avais faim
Et tous les jours et toutes les femmes dans les cafés et tous les verres

J'aurais voulu les boire et les casser
Et toutes les vitrines et toutes les rues
Et toutes les maisons et toutes les vies
Et toutes les roues des fiacres qui tournaient en tourbillon sur les mauvais pavés
J'aurais voulu les plonger dans une fournaise de glaives
Et j'aurais voulu broyer tous les os
Et arracher toutes les langues
Et liquéfier tous ces grands corps étranges et nus sous les vêtements qui m'affolent...
Je pressentais la venue du grand Christ rouge de la révolution russe...
Et le soleil était une mauvaise plaie
Qui s'ouvrait comme un brasier.

En ce temps-là j'étais en mon adolescence
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de ma naissance
J'étais à Moscou, où je voulais me nourrir de flammes
Et je n'avais pas assez des tours et des gares que constellaient mes yeux. »

Blaise Cendrars (1913)

Épreuve de spécialité : commentaire d'un texte littéraire

Vous commenterez l'extrait ci-dessous en 20 minutes environ. Vous pouvez choisir de le commenter en suivant l'ordre de la lecture, ou de rassembler vos remarques selon un plan qui met en valeur les principaux enjeux du texte. Votre interprétation tiendra compte, par exemple, de son genre littéraire, de son contexte historique et culturel, de sa structure, de sa forme (vocabulaire, syntaxe, effets stylistiques et poétiques), de sa thématique ou de sa tonalité.

Votre commentaire sera suivi d'un entretien avec le jury.

La danse de Salomé

A l'occasion de son anniversaire Hérode Antipas offre un banquet somptueux. Salomé, la fille d'Hérodiad, danse devant les convives et demande à Hérode la tête de saint Jean-Baptiste.

« Elle dansa comme les prêtresses des Indes, comme les Nubiennes des cataractes, comme les bacchantes de Lydie. Elle se renversait de tous les côtés, pareille à une fleur que la tempête agite. Les brillants de ses oreilles sautaient, l'étoffe de son dos chatoyait ; de ses bras, de ses pieds, de ses vêtements jaillissaient d'invisibles étincelles qui enflammaient les hommes. Une harpe chanta ; la multitude y répondit par des acclamations. Sans fléchir ses genoux en écartant les jambes, elle se courba si bien que son menton frôlait le plancher ; et les nomades habitués à l'abstinence, les soldats de Rome experts en débauches, les avarès publicains, les vieux prêtres aigris par les disputes, tous, dilatant leurs narines, palpitaient de convoitise.

Ensuite, elle tourna autour de la table d'Antipas¹, frénétiquement, comme le rhombe² des sorcières ; et d'une voix que des sanglots de volupté entrecoupaient, il lui disait : « Viens ! Viens ! » Elle tournait toujours ; les tympanons³ sonnaient à éclater, la foule hurlait. Mais le Tétrarque criait plus fort : « Viens ! Viens ! Tu auras Capharnaüm ! La plaine de Tibérias ! mes citadelles ! la moitié de mon royaume ! »

Elle se jeta sur les mains, les talons en l'air, parcourut ainsi l'estrade comme un grand scarabée, et s'arrêta, brusquement.

Sa nuque et ses vertèbres faisaient un angle droit. Les fourreaux de couleur qui enveloppaient ses jambes, lui passant par-dessus l'épaule, comme des arcs-en-ciel, accompagnaient sa figure, à une coudée du sol. Ses lèvres étaient peintes, ses sourcils très noirs, ses yeux presque terribles et des gouttelettes à son front semblaient une vapeur sur du marbre blanc.

Elle ne parlait pas. Ils se regardaient.

Un claquement de doigts se fit dans la tribune. Elle y monta, reparut ; et zézayant un peu, prononça ces mots, d'un air enfantin : « Je veux que tu me donnes dans un plat la tête... » Elle avait oublié le nom, mais reprit en souriant : « La tête de Iaoanan ! »

Gustave Flaubert, *Les Trois contes*, « Hérodiad »

¹ Hérode Antipas, que l'empire romain avait nommé « tétrarque », administrait la Galilée, que gouvernait Ponce Pilate. Il avait répudié son épouse pour s'unir à sa belle-sœur Hérodiad, qui haïssait saint Jean-Baptiste, parce qu'il dénonçait leur union. Salomé est la fille d'Hérodiad, issue de son premier mariage avec le frère d'Hérode.

² « rhombe » : instrument de musique rituel formé d'une lame de bois que l'on fait tourner au bout d'une cordelette.

³ « Tympanons » : instrument de musique à percussions.

Sélection internationale 2014
Épreuve de spécialité : commentaire d'un texte littéraire

Vous commenterez l'extrait ci-dessous en 20 minutes environ. Vous pouvez choisir de le commenter en suivant l'ordre de la lecture, ou de rassembler vos remarques selon un plan qui met en valeur les principaux enjeux du texte. Votre interprétation tiendra compte, par exemple, de son genre littéraire, de son contexte historique et culturel, de sa structure, de sa forme (vocabulaire, syntaxe, effets stylistiques et poétiques), de sa thématique ou de sa tonalité.

Votre commentaire sera suivi d'un entretien avec le jury.

*Tout aussi tot que je commence à prendre
Dens le mol lit le repos désiré,
Mon triste esprit hors de moy retiré
S'en va vers toy incontinent se rendre.*

*Lors m'est avis que dedens mon sein tendre
Je tiens le bien, où j'ay tant aspiré,
Et pour lequel j'ay si haut souspiré,
Que de sanglots ay souvent cuidé fendre.*

*O dous sommeil, o nuit à moy heureuse !
Plaisant repos, plein de tranquillité,
Continuez toutes les nuiz mon songe :*

*Et si jamais ma povre ame amoureuse
Ne doit avoir de bien en verité,
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.*

Louise Labé (1555)

Épreuve de spécialité : commentaire d'un texte littéraire

Vous commenterez l'extrait ci-dessous en 20 minutes environ. Vous pouvez choisir de le commenter en suivant l'ordre de la lecture, ou de rassembler vos remarques selon un plan qui met en valeur les principaux enjeux du texte. Votre interprétation tiendra compte, par exemple, de son genre littéraire, de son contexte historique et culturel, de sa structure, de sa forme (vocabulaire, syntaxe, effets stylistiques et poétiques), de sa thématique ou de sa tonalité.

Votre commentaire sera suivi d'un entretien avec le jury.

La « petite phrase » de la sonate de Vinteuil

Marcel Proust, *A la Recherche du temps perdu : un amour de Swann* (rééd. Gallimard, Quarto, p. 194-195)

La petite phrase continuait à s'associer pour Swann à l'amour qu'il avait pour Odette. Il semblait bien que cet amour, c'était quelque chose qui ne correspondait à rien d'extérieur, de constatable par d'autres que lui ; il se rendait compte que les qualités d'Odette ne justifiaient pas qu'il attachât tant de prix aux moments passés auprès d'elle. Et souvent, quand c'était l'intelligence positive qui régnait seule en Swann, il voulait cesser de sacrifier tant d'intérêts intellectuels et sociaux à ce plaisir imaginaire. Mais la petite phrase, dès qu'il l'entendait, savait rendre libre en lui l'espace qui pour elle était nécessaire, les proportions de l'âme de Swann s'en trouvaient changées ; une marge y était réservée à une jouissance qui elle non plus ne correspondait à aucun objet extérieur et qui pourtant, au lieu d'être purement individuelle comme celle de l'amour, s'imposait à Swann comme une réalité supérieure aux choses concrètes. Cette soif d'un charme inconnu, la petite phrase l'éveillait en lui, mais ne lui apportait rien de précis pour l'assouvir. De sorte que ces parties de l'âme de Swann où la petite phrase avait effacé le souci des intérêts matériels, les considérations humaines et valables pour tous, elle les avait laissées vacantes et en blanc, et il était libre d'y inscrire le nom d'Odette. Puis à ce que l'affection d'Odette pouvait avoir d'un peu court et décevant, la petite phrase venait ajouter, amalgamer son essence mystérieuse. A voir le visage de Swann pendant qu'il écoutait la phrase, on aurait dit qu'il était en train d'absorber un anesthésique qui donnait plus d'amplitude à sa respiration. Et le plaisir que lui donnait la musique et qui allait bientôt créer chez lui un véritable besoin, ressemblait en effet, à ces moments-là, au plaisir qu'il aurait eu à expérimenter des parfums, à entrer en contact avec un monde pour lequel nous ne sommes pas faits, qui nous semble sans forme parce que nos yeux ne le perçoivent pas, sans signification parce qu'il échappe à notre intelligence, que nous n'atteignons que par un seul sens. Grand repos, mystérieuse rénovation pour Swann – pour lui dont les yeux quoique délicats amateurs de peinture, dont l'esprit quoique fin observateur de mœurs, portaient à jamais la trace indélébile de la sécheresse de sa vie – de se sentir transformé en une créature étrangère à l'humanité, aveugle, dépourvue de facultés logiques, presque une fantastique licorne, une créature chimérique ne percevant le monde que par l'ouïe.

Épreuve de spécialité : commentaire d'un texte littéraire

Vous commenterez l'extrait ci-dessous en 20 minutes environ. Vous pouvez choisir de le commenter en suivant l'ordre de la lecture, ou de rassembler vos remarques selon un plan qui met en valeur les principaux enjeux du texte. Votre interprétation tiendra compte, par exemple, de son genre littéraire, de son contexte historique et culturel, de sa structure, de sa forme (vocabulaire, syntaxe, effets stylistiques et poétiques), de sa thématique ou de sa tonalité.

Votre commentaire sera suivi d'un entretien avec le jury.

disparition de Merlin

Dans une étude sur les romans médiévaux du graal, l'écrivain contemporain Jacques Roubaud propose des réécritures d'épisodes célèbres de la légende arthurienne.

« Merlin vint à Viviane et ils séjournèrent longtemps ensemble. Un jour enfin ils allaient main à main, causant dans la forêt de Brocéliande, quand ils rencontrèrent un buisson beau, vert et haut, une aubépine toute chargée de fleurs. Ils s'arrêtèrent à son ombre et Merlin mit sa tête sur le ventre de la demoiselle. Et elle aussitôt commença à le caresser, tant qu'il s'endormit. Quand la demoiselle sentit qu'il dormait, elle se leva vivement et fit un cercle de son jupon tout autour du buisson et de Merlin. Puis elle commença son enchantement, tenant encore la tête de Merlin serrée contre son ventre. Ensuite elle attendit qu'il se réveille. Lui, s'éveillant, regarda autour de lui, et il lui sembla qu'il se trouvait dans la plus belle tour du monde, couché dans le plus beau des lits : « Ah, demoiselle, dit-il, ne resterez-vous pas avec moi ? Jamais je ne pourrai m'évader de cette tour », et elle : « Beau doux ami, j'y viendrai souvent. Vous m'y tiendrez entre vos bras, et moi vous. Je ferai désormais tout à votre plaisir. » Alors elle lui montra comment et Merlin ne sortit plus de la forteresse. Mais elle y pénétrait et en sortait comme elle voulait.

Ou bien :

Merlin vint à Viviane et ils séjournèrent longtemps ensemble. Il arriva qu'un jour ils chevauchèrent parmi la Forêt Périlleuse. La nuit tomba dans une vallée profonde, pleine de pierres et de roches, loin de chemin, d'orée⁴, de routes et de gens. La nuit était si obscure et si noire qu'ils ne pouvaient aller plus avant ni demeurer non plus où ils étaient. Et Merlin conduisit Viviane dans une grotte, creusée dans la montagne entre deux roches, qu'on appelait la chambre des amants, et dont il pouvait seul trouver l'entrée. Dans le sol de cette chambre s'ouvrait une tombe où Anasteu, fils d'Assen, s'était jadis fait ensevelir aux côtés de son amour. La grotte était moussue et froide, et Merlin de ses mains fit un feu pour la réchauffer. Viviane se coucha dans le grand lit et pria Merlin de soulever la lame de la tombe⁵. Elle était si lourde et si dure qu'il dut user de toute sa science pour parvenir à la bouger. On vit la forme des amants d'autrefois

⁴ *Orée* : seuil d'une forêt

⁵ *Lame* : fragment sculpté de pierre recouvrant une tombe

couchés au fond. Quand Merlin eut soulevé la lame, il alla s'allonger sur la couverture près de la demoiselle. Il se sentait très fatigué et il lui parut qu'il n'était ni si heureux ni si joyeux qu'il aurait dû l'être. Il se sentait pesant comme quelqu'un qui a été enchanté et perd déjà la mémoire de ce monde. Comme il ne remuait plus, Viviane se leva, le prit dans ses bras et le porta dans la tombe. La lame était devenue légère pour elle, mais Merlin, engourdi, ne put jamais plus la soulever. Il ne quitta plus la tombe dans la grotte. Mais elle y pénétrait et en sortait comme elle voulait. »

Jacques Roubaud, *Graal fiction*, Paris, Gallimard, 1978

Épreuve de spécialité : commentaire d'un texte littéraire

Vous commenterez l'extrait ci-dessous en 20 minutes environ. Vous pouvez choisir de le commenter en suivant l'ordre de la lecture, ou de rassembler vos remarques selon un plan qui met en valeur les principaux enjeux du texte. Votre interprétation tiendra compte, par exemple, de son genre littéraire, de son contexte historique et culturel, de sa structure, de sa forme (vocabulaire, syntaxe, effets stylistiques et poétiques), de sa thématique ou de sa tonalité.

Votre commentaire sera suivi d'un entretien avec le jury.

« Deuxième promenade »

Le jeudi 24 octobre 1776, je suivis après dîner les boulevards jusqu'à la rue du Chemin-Vert par laquelle je gagnai les hauteurs de Ménilmontant, et de là prenant les sentiers à travers les vignes et les prairies, je traversai jusqu'à Charonne le riant paysage qui sépare ces deux villages, puis je fis un détour pour revenir par les mêmes prairies en prenant un autre chemin. Je m'amusais à les parcourir avec ce plaisir et cet intérêt que mont toujours donnés les sites agréables, et m'arrêtant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure. J'en aperçus deux que je voyais assez rarement autour de Paris et que je trouvai très abondantes dans ce canton-là. L'une est le *Picris hieracioides*, de la famille des composées, et l'autre le *Bupleuron falcatum*, de celle des ombellifères. Cette découverte me réjouit et m'amusa très longtemps et finit par celle d'une plante encore plus rare, surtout dans un pays élevé, savoir le *Cerastium aquaticum* que, malgré l'accident qui m'arriva le même jour, j'ai retrouvé dans un livre que j'avais sur moi et placé dans mon herbier. Enfin, après avoir parcouru en détail plusieurs autres plantes que je voyais encore en fleurs, et dont l'aspect et l'énumération qui m'était familière me donnaient néanmoins toujours du plaisir, je quittai peu à peu ces menues observations pour me livrer à l'impression non moins agréable mais plus touchante que faisait sur moi l'ensemble de tout cela. Depuis quelques jours on avait achevé la vendange ; les promeneurs de la ville s'étaient déjà retirés ; les paysans aussi quittaient les champs jusqu'aux travaux d'hiver. La campagne, encore verte et riante, mais défeuillée en partie et déjà presque déserte, offrait partout l'image de la solitude et des approches de l'hiver. Il résultait de son aspect un mélange d'impression douce et triste trop analogue à mon âge et à mon sort pour que je ne m'en fisse pas l'application. Je me voyais au déclin d'une vie innocente et infortunée, l'âme encore pleine de sentiments vivaces et l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse et desséchées par les ennuis. Seul et délaissé je sentais venir le froid des premières glaces, et mon imagination tarissante ne peuplait plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur. Je me disais en soupirant : qu'ai-je fait ici-bas ? J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu.

(...) Je revenais avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur, sur ses attachements si tendres mais si aveugles, sur les idées moins tristes que consolantes dont mon esprit s'était nourri depuis quelques années, et je me préparais à les rappeler assez pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j'avais pris à m'y livrer. Mon après-midi se passa dans ces paisibles méditations, et je m'en revenais très content de ma journée, quand au fort de ma rêverie j'en fus tiré par l'événement qui me reste à raconter. J'étais sur les six heures à la descente de Ménilmontant presque vis-à-vis du Galant Jardinier, quand, des personnes qui marchaient devant moi s'étant tout à coup brusquement écartées je vis fondre

sur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas même le temps de retenir sa course ou de se détourner quand il m'aperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avais d'éviter d'être jeté par terre était de faire un grand saut si juste que le chien passât sous moi tandis que je serais en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair et que je n'eus le temps ni de raisonner ni d'exécuter fut la dernière avant mon accident. Je ne sentis ni le coup ni la chute, ni rien de ce qui s'ensuivit jusqu'au moment où je revins à moi. Il était presque nuit quand je repris connaissance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me racontèrent ce qui venait de m'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir son élan s'était précipité sur mes deux jambes et, me choquant de sa masse et de sa vitesse, m'avait fait tomber la tête en avant : la mâchoire supérieure portant tout le poids de mon corps avait frappé sur un pavé très raboteux, et la chute avait été d'autant plus violente qu'étant à la descente, ma tête avait donné plus bas que mes pieds.

Le carrosse auquel appartenait le chien suivait immédiatement et m'aurait passé sur le corps si le cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avaient relevé et qui me soutenaient encore lorsque je revins à moi. L'état auquel je me trouvai dans cet instant est trop singulier pour n'en pas faire ici la description.

La nuit s'avavançait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. Tout entier au moment présent je ne me souvenais de rien ; je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais ni qui j'étais ni où j'étais ; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyais couler mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartînt en aucune sorte. Je sentais dans tout mon être un calme ravissant auquel, chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus.

Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*

Épreuve de spécialité : commentaire d'un texte littéraire

Vous commenterez l'extrait ci-dessous en 20 minutes environ. Vous pouvez choisir de le commenter en suivant l'ordre de la lecture, ou de rassembler vos remarques selon un plan qui met en valeur les principaux enjeux du texte. Votre interprétation tiendra compte, par exemple, de son genre littéraire, de son contexte historique et culturel, de sa structure, de sa forme (vocabulaire, syntaxe, effets stylistiques et poétiques), de sa thématique ou de sa tonalité.

Votre commentaire sera suivi d'un entretien avec le jury.

Fabrice Del Dongo à la bataille de Waterloo (1815)

« Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop ; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

– Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte.

Et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

– Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

– Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ?

– Pardi, c'est le maréchal !

– Quel maréchal ?

– Le maréchal Ney, bêta ! Ah ça ! où as-tu servi jusqu'ici ?

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves. Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles ; il voulait suivre les autres : le sang coulait dans la boue.

« Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. »

A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines ; il n'y comprenait rien du tout. »

Stendhal, *La Chartreuse de Parme* (1839)

Épreuve de spécialité : commentaire d'un texte littéraire

Vous commenterez l'extrait ci-dessous en 20 minutes environ. Vous pouvez choisir de le commenter en suivant l'ordre de la lecture, ou de rassembler vos remarques selon un plan qui met en valeur les principaux enjeux du texte. Votre interprétation tiendra compte, par exemple, de son genre littéraire, de son contexte historique et culturel, de sa structure, de sa forme (vocabulaire, syntaxe, effets stylistiques et poétiques), de sa thématique ou de sa tonalité.

Votre commentaire sera suivi d'un entretien avec le jury.

Le débat du cœur et du corps

Qu'est ce que j'oi⁶ ? - Ce suis-je ! - Qui ? - Ton coeur

Qui ne tient mais qu'à un petit filet :

Force n'ai plus, substance ne liqueur,

Quand je te vois retrait⁷ ainsi seulet

Com pauvre chien tapi en reculet.

- Pour quoi est-ce ? - Pour ta folle plaisance.

- Que t'en chaut-il ? - J'en ai la déplaisance.

- Laisse-m'en paix. - Pour quoi ? - J'y penserai.

- Quand sera-ce ? - Quand serai hors d'enfance.

- Plus ne t'en dis. - Et je m'en passerai.

- Que penses-tu ? - Etre homme de valeur.

- Tu as trente ans - C'est l'âge d'un mulet.

- Est-ce enfance ? - Nenni. - C'est donc foleur⁸

Qui te saisit ? - Par où ? Par le collet ?

- Rien ne connais. - Si fais. - Quoi ? - Mouche en lait ;

L'un est blanc, l'autre est noir, c'est la distance.

- Est-ce donc tout ? - Que veux-tu que je tance⁹ ?

Si n'est assez, je recommencerais.

- Tu es perdu ! - J'y mettrai résistance.

- Plus ne t'en dis. - Et je m'en passerai.

- J'en ai le deuil ; toi, le mal et douleur.

Si fusse un pauvre idiot et folet,

Encore eusses de t'excuser couleur :

Si n'as-tu soin¹⁰, tout t'est un, bel ou laid.

Ou la tête as plus dure qu'un jalet¹¹,

⁶ oi = entends

⁷ retrait = retiré

⁸ foleur = folie

⁹ tancer = disputer

¹⁰ si = mais

¹¹ jalet = pierre

Ou mieux te plaît qu'honneur cette méchance¹² !

Que répondras à cette conséquence ?

- J'en serai hors quand je trépasserai.

- Dieu, quel confort ! Quelle sage éloquence !

- Plus ne t'en dis. - Et je m'en passerai.

- Dont¹³ vient ce mal ? - Il vient de mon malheur.

Quand Saturne me fit mon fardelet,

Ces maux y mit, je le croi. - C'est foleur :

Son seigneur es, et te tiens son varlet.

Vois que Salmon¹⁴ écrit en son rolet ;

" Homme sage, ce dit-il, a puissance

Sur planètes et sur leur influence. "

- Je n'en crois rien : tel qu'ils m'ont fait serai.

- Que dis-tu ? - Da ! certes, c'est ma créance.

- Plus ne t'en dis. - Et je m'en passerai.

- Veux-tu vivre ? - Dieu m'en doint la puissance !

- Il le faut... - Quoi ? - Remords de conscience,

Lire sans fin. - En quoi ? - Lire en science,

Laisser les fous ! - Bien j'y aviserai.

- Or le retiens ! - J'en ai bien souvenance.

- N'attends pas tant que tourne à déplaisance.

Plus ne t'en dis - Et je m'en passerai.

François Villon

¹² méchance : malchance, malheur

¹³ dont = d'où

¹⁴ Salomon ; rolet : petit rouleau pour écrire